

Pauline Fernandes

Doctorante à l'Université Paris Nanterre, UMR 7041 ArScan, équipe AnTet

fp.paulinefernandes@gmail.com

Renouveau méthodologique autour de la question de l'os humain anthropisé

Un état des lieux de la recherche dans le domaine de l'archéologie de la mort permet de constater que la plupart des études portant sur les os humains en Préhistoire se concentrent sur les restes dans leur contexte, c'est-à-dire, considérés dans leur rapport au site. Qu'en est-il alors des ossements humains issus de fouilles anciennes et pour lesquels il n'existe que peu, voire aucune documentation ? Ce sont sur ces ossements décontextualisés que se focalise l'attention de cette recherche. Deux branches de l'archéologie de la mort constituent le point de départ des recherches dans le domaine : d'une part la nécro-archéologie, introduite en 2003 par Jean Zammit (Zammit, 2003), qui se fonde sur une critique de l'ostéo-archéologie qui fournit une place centrale aux restes anthropologiques mais relègue au second plan, voire délaisse, le cadavre. Se questionnant sur les restes humains justement hors contexte sépulcral et sur ce qui a pu orienter les populations préhistoriques vers la création de nouveaux modes d'inhumation, cette approche propose de s'intéresser au cadavre en tant qu'entité préliminaire en amont des pratiques funéraires. L'objectif est de porter l'attention plus seulement sur le squelette, mais sur le cadavre. D'autre part l'archéothanatologie, introduite en 2005 par Henry Duday et Bruno Boulestin (Boulestin & Duday, 2005), constitue « *la science qui étudie la mort dans l'ensemble de ses composantes, qu'elles soient biologiques, culturelles ou sociales* »¹. L'analyse de la tombe doit alors se mettre en place autour de la relation entre les vivants et la dépouille, le cadavre étant l'élément central, c'est autour de celui-ci que s'articulent les gestes étudiés par l'archéologie funéraire. L'archéothanatologie met en avant le fait qu'il ne faut pas seulement s'intéresser au lieu de découverte ou à la datation : les précurseurs de cette approche souhaitent que le travail de terrain, de l'archéologue, et le travail de laboratoire, de l'anthropologue, s'entrecroisent. À ces deux disciplines s'associent les domaines de la taphonomie², l'anatomie et l'ostéologie : cette dernière est jugée insuffisante pour une étude complète du côté de la nécro-archéologie et perçue comme trop

1 Boulestin, B. & Duday, H. (2005). « Ethnologie et archéologie de la mort : de l'illusion des références à l'emploi d'un vocabulaire » in Mordant, C. et Depierre, G. (dir.), *Les pratiques funéraires à l'âge du Bronze en France*. Paris : Éditions du CTHS, Sens : Société archéologique de Sens, p. 17-30.

2 Par taphonomie, du grec *taphos* signifiant « mort/enfouissement » et *nomos* qui signifie « loi », nous entendons la définition princeps donnée par Efremov (1940) : « science des lois de l'enfouissement ».

peu employée pour les précurseurs de l'archéothanatologie. Dans les deux cas, ces deux approches se fondent sur une étude des restes humains en contexte, c'est-à-dire sur des vestiges considérés dans leur rapport au site. C'est à l'interface de ces deux disciplines, auxquelles sont associées les apports de la technologie osseuse, que se place l'approche proposée dans ce travail de recherche : une anthropologie sur le geste mortuaire.

La mise en place de cette méthodologie a nécessité un choix dans le type d'os humain à étudier : celui-ci s'est porté sur les ossements humains anthropisés – ceux porteurs de traces révélant des modifications faites par l'Homme comme la découpe, la perforation ou encore l'ablation. Ainsi transformé, l'os humain permet d'atteindre une triple mémoire : la mémoire de l'individu, qui offre à voir la dimension biologique et physique, la mémoire du groupe, permettant d'appréhender la dimension funéraire et culturelle et enfin la mémoire archéologique qui permet de comprendre la dimension technique. Ici, la mémoire est à entendre au sens de mémoire épiphylogénétique, tel qu'introduit par Bernard Stiegler (Stiegler, 1994), qui ne correspond pas à une mémoire vécue mais héritée d'un passé inconnu dans laquelle les vestiges deviennent les supports techniques de cette mémoire. C'est là que se situe précisément le questionnement de cette recherche : **comment étudier des ossements humains hors contexte mais qui présentent vraisemblablement des traces de manipulations *post-mortem* ?** Afin de mener à bien ce projet, cette étude prend appui sur trois collections : deux sont issues des fouilles anciennes menées dans la grotte du Mas d'Azil en Ariège et présentant les mêmes types de traces – des traces de découpe (incisions), des lustres et des imprégnations colorées rougeâtres – et la dernière provient des fouilles datées du XIXe siècle dans l'abri Cro-Magnon en Dordogne. Parmi ces trois collections, la première constitue l'axe de recherche principale de ce travail en tant que collection de référence. Composée d'une dizaine d'ossements humains issus des fouilles menées par Édouard Piette au Mas d'Azil entre 1887 et 1889, celle-ci a été perdue durant plusieurs décennies avant d'être retrouvée seulement en 2008 au Musée d'Archéologie Nationale de Saint-Germain-en-Laye. Sa pertinence est multiple : en plus de révéler une très bonne conservation, elle présente le triple intérêt d'être décontextualisée (seul un article de 1895 atteste de sa provenance), de comporter sur tous ses ossements les trois mêmes types de traces d'origine anthropique (incisions, lustre, coloration) et d'être inédite en termes de pratiques mortuaires en France pour la Préhistoire. Celle-ci est donc particulièrement intéressante en vue de s'interroger sur la manière dont les corps ont pu être manipulés et appropriés par l'Homme. Pour résumer, avec ces collections ne sont pas accessibles : le contexte de fouilles, des archives précises sur

la localisation des ossements, les relevés de terrain. En revanche, elle offre des ossements très bien préservés, ce qui est rare pour des collections aussi anciennes, différents types de stigmates démontrant que les ossements ont bien été manipulés par l'Homme ainsi que quelques correspondances des deux collections du Mas d'Azil avec plusieurs articles anciens (Piette, 1895 ; Breuil, 1902).

« En fouillant, dans la grotte du Mas d'Azil, l'assise à galets colorés placée sur la rive gauche de l'Arize, j'ai découvert les ossements d'un squelette humain incomplet. Le crâne et les petits os manquaient ; les os longs avaient été mis en tas à côté de la mâchoire inférieure. Tous étaient rougis par du peroxyde de fer ; quelques-uns étaient rayés par le tranchant d'un silex. » (Piette, 1895, p.1)

Cette citation constitue l'une des seules sources récoltées permettant d'identifier la provenance de la première collection du Mas d'Azil étudiée dans ce travail.

« [...] et tout au fond de la couche, quelques ossements humains ont été recueillis, disséminés sans aucun ordre ; ce sont : un maxillaire inférieur jeune, à canines très développées, la face interne portant des stries de silex ; un tibia, indiquant un homme très musclé, un péroné, trois humérus appartenant à trois individus distincts ; l'un d'eux est fortement strié au silex ; un autre porte une lésion vers la partie médiane ; il est très robuste et présente un méplat considérable. » (Breuil, 1902, p.23)

Relevé dans un rapport de fouilles de la grotte du Mas d'Azil, cette mention d'ossements humains semble correspondre au second ensemble du Mas d'Azil inclus à cette étude. Les mentions de ces vestiges sont donc minces et ne permettent vraisemblablement pas de mener une étude fondée sur le contexte de découverte.

Étudier ce type de vestiges nous a donc mené à devoir envisager une méthodologie ne nécessitant pas de s'appuyer sur le contexte, en d'autres termes de démontrer comme il est possible d'aller au-delà du seul reste biologique décontextualisé pour appréhender la mémoire portée par l'os humain et reconstituer les gestes effectués. Cependant, analyser des ossements issus de fouilles anciennes pose plusieurs problèmes. Tout d'abord l'état des surfaces : en effet, l'état de l'os peut varier en fonction des traitements post-fouilles menés comme l'application de vernis dans les musées par exemple, mais également le type de conservation

privilegié. Le conditionnement a un impact important sur l'analyse, tout comme les traitements potentiellement appliqués, rendant parfois difficile l'identification des stigmates comme relevant d'une manipulation ancienne ou plutôt récente. Dans ce contexte, étudier des ossements humains issus de fouilles anciennes, dont la dégradation des surfaces peut être causée par l'effet du temps mais surtout par les agents extérieurs ayant pu interférer avant l'analyse, nécessite l'adaptation d'une méthode spécifique à l'étude de l'os humain. Cette méthode passe dans un premier temps par un examen à l'œil nu des surfaces qui va permettre de mettre tout de suite en évidence les points suivants : l'état des ossements (conservation, dégradation, cassures...), l'homogénéité ou non du lot observé et les stigmates d'ores et déjà visibles. Cette étape de l'étude permet de souligner l'aspect général de chaque ossement (considérant ainsi le lot dans son entièreté) et plus spécifiquement de faire une première grille d'analyse de chaque vestige. Dans un second temps, la méthode se fonde sur l'analyse microscopique des surfaces osseuses, notamment grâce à la technologie 3D (telle que menée ici avec le microscope numérique Hirox). Celle-ci est primordiale dans cette méthodologie puisqu'elle va permettre d'obtenir des images au microscope sur laquelle est visible non seulement la trace, mais la trace dans sa manière de s'inscrire en fonction de la forme naturelle de l'os. Offrant la possibilité de réaliser des mesures des stigmates (longueur, profondeur ou angulation), ce type d'outil donne lieu à une lecture très précise de chaque trace. Dans un troisième temps, les dessins vont avoir pour fonction de rendre compte de la chronologie des événements mais surtout de comprendre l'articulation des traces entre elles en fonction de l'invariant anatomique³. Cela permettra de pouvoir identifier, grâce également aux photographies 3D, s'il existe des zones d'inscription préférentielles sur l'os considéré. Enfin, deux autres biais sont envisagés dans cette méthode : l'analyse de la faune, dans le but de comprendre s'il est possible de trouver des correspondances dans les gestes de découpe sur l'Homme par analogie à l'animal, et la réalisation de tests expérimentaux (menés sur le lapin, dont la chaire montre une texture proche de celle de l'humain) afin de comprendre les gestes mais plus spécifiquement les limites imposées par l'état du corps au moment de la transformation. **L'objectif de l'approche mise en place dans ce travail de recherche est de pouvoir étudier le cadavre dans toutes ses dimensions archéologique, biologique et physique, culturelle et technique afin de le placer au centre d'une réflexion épistémologique sur la manière d'analyser ce type de vestige.**

³ Invariant anatomique : morphologie anatomique et ostéologique invariable quel que soit l'individu d'une même espèce (Fernandes, 2022).

En cours d'application et couplant la technologie osseuse et la nécro-archéologie (anthropologie physique), cette méthode a été employée pour l'analyse d'un humérus droit humain offrant un aperçu de ce qu'elle permet de montrer.

L'analyse de cet ossement, faisant partie du lot de référence issu des fouilles dans la grotte du Mas d'Azil, a été effectuée en deux temps :

1. L'identification de la manière de s'inscrire de la trace sur l'os, comment elle s'y est imprimée ;
2. La compréhension de l'articulation des traces entre elles en les considérant comme un ensemble dans leur rapport à l'os.

Cette méthode d'analyse est fondée sur le **principe d'invariant anatomique** (Fernandes, 2022 ; Fernandes, 2023) qui détermine les zones d'inscription potentielles des traces sur l'os en fonction de l'état du corps du défunt au moment de la manipulation. Cette contrainte prédétermine alors les gestes techniques menés durant la transformation. Grâce à l'analyse microscopique menée sous Hirox et aux dessins réalisés à la suite de cette analyse (permettant de reporter les traces identifiées en fonction des différentes insertions musculaires, ligamentaires, tendineuses), plusieurs régularités relevées ont permis de dégager une chronologie des événements en deux phases (David, Fernandes & al, 2023) :

- Phase 1 : réduction de la masse corporelle du cadavre (découpe)
- Phase 2 : coloration de l'humérus et utilisation du segment anatomique

Les modifications relevant de manipulations *post-mortem* révèlent ainsi l'artéfactualisation dont l'os a fait l'objet et démontrent la pertinence de la recherche systématique du rapport entre la trace et la composition anatomique et ostéologique. D'après les résultats obtenus, il est possible de dégager un schéma mortuaire en trois temps (Fernandes, 2022 ; David, Fernandes & al, 2023) :

1. Décarnisation du corps effectuée sur un cadavre dont la décomposition était déjà avancée mais pas terminée du fait de l'absence totale de stigmates au niveau de la trochlée humérale ;
2. Imprégnation de l'ossement en surface avec un colorant rougeâtre ;
3. Abrasion des surfaces osseuses par frottement : celui-ci pouvant résulter de deux phénomènes à démontrer, soit par contact avec un contenant dans lequel le segment serait transporté, soit par frottement avec d'autres ossements (voire les deux).

L'analyse a donc permis de révéler une chaîne opératoire mortuaire atypique permettant d'ouvrir la réflexion sur un futur élargissement du corpus pour tendre vers une recherche régionale.

Mettant en avant l'importance d'intégrer aux approches telles que la nécro-archéologie et l'archéothanatologie une interdisciplinarité grâce aux apports de la technologie osseuse, de la taphonomie et de l'anatomie, cette méthodologie offre la possibilité de rendre compte de pratiques inédites relatives au traitement des morts, en particulier pour les ossements hors contexte. Les réponses ne sont pas à rechercher dans le stigmaté en lui-même mais dans un ensemble de stigmatés considérés dans leur rapport à l'os : c'est dans la triple mémoire portée par l'os humain que peuvent être trouvés des éléments de réponse. Cette étude cherche ainsi à démontrer qu'un renouvellement anthropologique de la discipline peut permettre d'apporter une contribution aux connaissances des pratiques mortuaires de la Préhistoire française tout en affirmant l'importance du traitement du cadavre en tant que processus technique ayant transformé le reste biologique en artefact.

Droit d'auteur / Copyright

Bibliographie :

Boulestin, B. & Duday, H. (2005). « Ethnologie et archéologie de la mort : de l'illusion des références à l'emploi d'un vocabulaire » in Mordant, C. et Depierre, G. (dir.), *Les pratiques funéraires à l'âge du Bronze en France*. Paris : Éditions du CTHS, Sens : Société archéologique de Sens, p. 17-30.

Breuil, H. (1902). Rapport sur les fouilles dans la grotte du Mas d'Azil (Ariège). *Bulletin archéologique du comité des travaux historiques et scientifiques*, p. 3-23.

David, E., Fernandes, P. & al. (2023). « Prémices à une anthropologie philosophique sur le geste mortuaire en préhistoire – cas d'un ancien lot, ici daté, d'os humains artéfactualisés du mas d'Azil (France) » in *De la Préhistoire à l'anthropologie philosophique. Recueil de textes offert à Eric Boëda*. Paris : Éditions Harmattan, 698p.

Fernandes, P. (2022). *Trace d'origine anthropique sur os : épistémologie et Préhistoire. Le cas d'un ossement humain artéfactualisé du Mas d'Azil (Ariège)*. Mémoire de Master, Université Paris Nanterre, 144p.

Piette, E. (1895). Une sépulture dans l'assise à galets coloriés du Mas d'Azil. *Bulletins de la Société d'Anthropologie de Paris*, 6e série, p. 485-486.

Zammit, J. (2003). « Pratiques mortuaires et traitement du cadavre ancien (plaidoyer pour une nécro-archéologie) » in *Revue archéologique de Picardie*, 21, Sens dessus dessous. La recherche des sens en Préhistoire. Recueil d'études offert à Jean Leclerc et Claude Masset, p. 185-194.